

est aussi le plus avisé, le plus pratique des souverains ; son grand mérite dans l'histoire restera d'avoir compris qu'une transformation était nécessaire au salut de son peuple, et de l'avoir patiemment guidé dans cette évolution décisive. Le temps des beaux coups d'estoc et des têtes coupées est passé : il faut vivre et, pour vivre, travailler. Pour l'Occidental qui se promène dans la rue de Cettigne, l'impression qui domine est celle du désœuvrement ; tous ces Monténégrins, avec leurs élégants costumes militaires aux couleurs voyantes, avec l'arsenal qu'ils portent à leur ceinture, ont l'air d'une garnison endimanchée qui baye aux corneilles en attendant la guerre prochaine. Le légendaire colonel Ramolot se plaignait que l'on recrutât l'armée « dans le civil » ; au Monténégro, il n'y a pas de « civil », tout Monténégrin est un soldat, depuis le Prince jusqu'au berger qui ne se sépare jamais de son fusil, de ses cartouches et de ses vivres. Comme le Berbère du Maroc et l'Albanais, le Monténégrin chemine allègrement sans rien porter que ses armes ; cultiver, traîner les fardeaux, faire le marché, c'est affaire aux femmes.

Le traité de Berlin donnait au Monténégro de belles vallées, la riche plaine de Podgoritza avec une partie des rives du lac de Scutari ; la mer s'ouvrait à l'activité commerciale et à l'émigration des montagnards. Le prince Nicolas s'adonna résolument à sa tâche nouvelle ; il fallait habituer ses sujets au travail manuel, orienter leur énergie vers des formes nouvelles d'activité, coloniser les terres gagnées par la victoire ; on le vit prêcher d'exemple, forger sur la place publique, exhorter paternellement son peuple à ses nouveaux devoirs, l'initier à des méthodes plus perfectionnées de culture, donner des concessions aux plus méritants. Les races de bétail ont été patiemment améliorées ; de riches cultures de tabac, de maïs, de fruits, prospèrent dans les plaines. Podgoritza est devenue un centre agri-